

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 154. 19-5-49.

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS

*Errol Flynn et
Olivia de Havilland*

DANS



LA PISTE DE SANTA FÉ

*Pas d'orchidées
pour Miss Blandish*



(SANTA FÉ TRAIL)

UN FILM WARNER BROS FIRST NATIONAL

Réalisateur : Michael CURTIZ

Scénario : Robert BUCKNER

Film raconté par Jacques DARNIER

INTERPRÉTATION :

| | |
|---------------------|----------------------|
| Jeb Stuart | ERROL FLYNN. |
| Kit Holliday | OLIVIA DE HAVILLAND. |
| John Brown | RAYMOND MASSEY. |
| George Custer | RONALD REAGAN. |
| Rader | VAN HEFLIN. |

En 1854, l'opinion américaine était divisée. Abolitionnistes et esclavagistes, plus communément appelés « nordistes » et « sudistes », commençaient à se livrer des escarmouches, qui ne devaient pas tarder à dégénérer en guerre; cette fumeuse « guerre de Sécession » qui ensanglanta le Nouveau Monde pendant de longs mois.

Les abolitionnistes, partisans de la liberté intégrale pour les hommes de toute couleur, réclamaient l'affranchissement des noirs qui, par dizaine de mille, travaillaient comme esclaves dans les plantations de coton des États du Sud.

Les esclavagistes, qui groupaient parmi eux tous les gros planteurs de ces États, prétendaient, au contraire, que le fait d'abolir l'esclavage équivalait à la ruine totale du pays. A les entendre, les esclaves noirs n'étaient pas mécontents de leur sort. Bien nourris, bien traités par des maîtres humains, ils ne désiraient rien autre que de continuer à travailler dans les plantations. Et les sudistes affirmaient que libérer les noirs, c'était en faire des chômeurs et des vagabonds qui, à défaut de travail, ne chercheraient plus leur subsistance que dans la vie irrégulière, l'assassinat et le vol.

Qui avait raison ? A la vérité, il était difficile de s'en rendre compte, car les deux partis possédaient d'excellents arguments pour défendre leur thèse respective. Ce qui est certain, c'est qu'on en discutait ferme, au café, dans la rue, partout où il y avait du monde. Et les esprits s'échauffaient à ce point que les discussions dégénéraient vite en bagarres, et que les arguments verbaux ne tardaient pas à se transformer en arguments « frappants ».

L'école des Cadets de West-Point, le plus célèbre centre de formation des officiers américains, n'échappait pas à cette psychose. La brûlante question qui passionnait tout le pays avait franchi les murs de l'école, malgré

la surveillance impartiale des instructeurs. E, bien souvent les jeunes élèves en prenaient prétexte pour se disputer jusqu'à la bagarre.

Le plus acharné à défendre les théories abolitionnistes était un nommé Rader : étrange garçon à la mine chafouine, aux yeux globuleux, et dont l'air hypocrite n'était pas fait pour attirer la sympathie.

Ses deux principaux adversaires étaient deux jeunes gens du Sud, amis inséparables, qui se nommaient Jeb Stuart et George Custer. Grands, élégants, beaux garçons, ils n'avaient pas, en réalité, d'idées politiques très précises. Leur seul rêve était de se battre pour une bonne cause et de gagner des galons le plus rapidement possible.

A cette époque, les théories de Rader apparaissaient encore comme subversives. Et cela d'autant plus que le jeune étudiant révolutionnaire s'était fait le propagandiste de John Brown. Et que John Brown était bien, à ce moment-là, la plus étrange figure du clan abolitionniste.

On parlait beaucoup de cet étonnant vieillard à la longue barbe grise, dont les exploits étaient célèbres dans toute la contrée. Haut de stature, exceptionnellement robuste pour son âge, John Brown était ce qu'on peut appeler un fanatique, et même un illuminé. Très religieux, il se prétendait inspiré par le Tout-Puissant pour abolir l'esclavage; et pour accomplir sa mission, tous les moyens lui étaient bons. Agissant au nom de la charité chrétienne, cet homme de roc en était arrivé à n'avoir plus aucune sensibilité, et pour lui la pitié était un vain mot. Il tenait la région avec ses trois fils et quelques centaines de fidèles. Ils avaient constitué une véritable petite armée qui battait la campagne sans relâche, attaquant les plantations, libérant les noirs, et mettant les pays esclavagistes à feu et à sang. Malgré les méthodes excessives de John Brown, l'issue de la guerre de Sécession devait, plus tard, lui donner raison. Mais à l'époque où se place ce récit, le conflit entre nordistes et sudistes n'était pas officiellement déclenché, et le gouvernement régulier des États du Sud considérait encore John Brown comme un dangereux dissident.

C'est ce qui explique que l'étudiant Rader, en défendant les théories révolutionnaires de Brown à l'école de West-Point, passait pour le champion d'une mauvaise cause.

Un beau jour, après une discussion particulièrement vive, qui avait dégénéré en bagarre, Rader fut convoqué par le directeur général de l'école, qui lui signifia son renvoi en raison de ses idées subversives.

Contrairement d'abandonner ses études avant les examens finaux, le jeune « révolutionnaire » quitta West-Point la rage au cœur. Il en voulait à tous ces sudistes inconséquents, à tous ces fils de planteurs égoïstes, de ne pas comprendre le problème social de l'esclavage. Et sa haine s'adressait particulièrement à Jeb Stuart et à George Custer, ces deux garçons de famille aisée, qui lui semblaient incarner tout le cynisme et l'arrogance des propriétaires du Sud. Il les tenait comme les principaux responsables de son renvoi, et jura de se venger d'eux un jour ou l'autre. Il ne se doutait pas encore qu'un avenir proche allait lui permettre de tenir sa dangereuse promesse...

..*

Lorsque Jeb Stuart et son ami George Custer sortirent de West-Point avec le grade d'aspirant, ils furent désignés pour Fort Leavenworth, poste avancé et dangereux. Cela n'était pas fait pour déplaire aux deux jeunes gens, qui brûlaient de gagner le plus rapidement possible leurs galons d'officiers.

Fort Leavenworth était une petite agglomération composée de tentes et de baraquements rudimentaires, aux confins d'une région désertique. Une certaine animation y régnait, cependant. Car c'était dans cette contrée que John Brown et ses agitateurs exerçaient leur action vengeresse. Aussi le gouvernement avait-il décidé d'envoyer à Fort Leavenworth un assez gros

| | | | | |
|---------------|------------------------|---------|------------------|---------|
| Abonnements : | France : un an | 400 fr. | — Six mois | 200 fr. |
| | Étranger : un an | 650 fr. | — Six mois | 325 fr. |

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).
En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

contingent de forces armées, avec mission de protéger les villages environnants et d'escorter les convois de marchandises qui sillonnaient les plaines désertiques et les défenses qui sillonnaient les attaques éventuelles des abolitionnistes.

D'autre part, une voie ferrée venant de l'intérieur aboutissait à Fort Leavenworth, et l'on était en train de la prolonger vers le Sud, ce qui motivait la présence sur les lieux de nombreuses équipes d'ouvriers. Ce mélange de travailleurs civils et de militaires emplissait le camp d'une agitation singulière. Et comme la plupart de ces hommes étaient jeunes, l'entrain et la bonne humeur régnaient du matin au soir.

Les travaux du chemin de fer étaient dirigés par un nommé Holliday, propriétaire de la ligne. Ce Holliday avait une fille, qui répondait au doux nom de Kitty, mais que tout le monde appelait Kit. C'était une délicieuse créature de dix-huit ans, à la blonde chevelure et au sourire lumineux. Seule femme du campement, elle se dépensait sans compter, se faisant tour à tour infirmière, cantinière, comptable et organisatrice de la vie matérielle du camp. Aimable et souriante, elle avait toujours un mot de réconfort pour les découragés, un geste maternel pour les blessés ou les malades, à Fort Leavenworth, tout le monde l'adorait. Mais ses deux plus fanatiques admirateurs étaient sans conteste Jeb Stuart et George Custer.

Les deux aspirants étaient, de loin, les plus beaux garçons du poste. Et Kit avait pour eux, dans ses sourires, une expression de tendresse qu'elle n'avait pas pour les autres. Naturellement, Jeb et George en profitaient pour lui faire la cour. Et c'était à qui des deux s'arrangerait pour éloigner l'autre sous un prétexte quelconque, pour essayer de prendre la première place dans le cœur de la belle.

Custer était-il en train de débiter quelques galanteries à Kit, que Stuart arrivait aussitôt.

— George, le capitaine demande que tu ailles aux écuries pour vérifier l'état des harnais.

— Pourquoi moi, et pas toi ? grommelait Custer en s'éloignant à contre-cœur.

Le perfide Jeb en profitait pour reprendre l'avantage : — Ne l'écoute pas, Kit : ce garçon ment comme il respire. Tandis que moi, si vous voulez...

Il faisait alors une cour enfumée à la jeune fille qui l'écouait en souriant. Mais, bientôt, George arrivait au pas de course.

— Jeb, il faut que tu t'occupes du ravitaillement : ordre du commandant, c'est très urgent !

— Bon, bon ! grognait Stuart, on y va ! C'est toujours à moi que ces corvées arrivent !

Dès qu'il avait disparu, Custer prenait les mains de miss Holliday entre les siennes :

— Ce Jeb vous a encore raconté des bêtises, sans doute ! N'en croyez pas un mot. Je suis beaucoup plus sincère que lui.

Kit s'amusait follement de cette rivalité, qui n'empêchait pas Stuart et Custer de demeurer les meilleurs amis du monde. Les deux aspirants lui plaisaient également, et s'il lui avait fallu fixer son choix, la jeune fille eût été bien embarrassée. Mais, pour le moment, il n'en était pas question. Il s'agissait d'un simple flirt, d'un agréable badinage qui, dans l'esprit de Kit, n'avait rien à voir avec l'amour. Et avec son instinctive coquetterie de jolie fille heureuse, elle encourageait également ses deux soupirants, ou tout au moins ne les rebutait pas.

..

Un jour vint où Stuart et Custer furent chargés d'une mission particulièrement délicate. Il s'agissait d'escorter un convoi de marchandises jusqu'en un point éloigné du territoire. C'étaient des caisses de conserves alimentaires destinées, paraît-il, à un gros négociant. Dans ce pays infesté de bandes armées et d'agitateurs pillards, les risques d'attaques étaient grands. Aussi les trois fourgons pesamment chargés de caisses étaient-ils escortés par une cinquantaine de cavaliers, sous les ordres des deux aspirants.

Lorsque Jeb et George firent leurs adieux à Kit, celle-ci ne put retenir une certaine émotion. Mais elle se ressaisit rapidement et masqua son trouble par un sourire, afin de ne pas inquiéter ceux qui parlaient.

Le convoi s'ébranla sous un soleil de plomb, au milieu des vivats et des souhaits de bonne chance. Les hommes

chantaient, et les deux aspirants caracolèrent autour des chariots, visiblement fiers de leur mission.

Les premières heures furent mornes et sans histoires. Il n'y avait pas encore de route tracée : seulement une piste aride et bosselée sur laquelle les lourds chariots avançaient difficilement.

Au milieu de l'après-midi, le convoi s'était engagé dans une sorte de petite vallée rocailleuse, quand une troupe de cavaliers, encadrant deux fourgons vides, apparut sur la crête d'une colline. Instinctivement, les aspirants portèrent la main à leurs pistolets d'arçon. Il s'agissait peut-être d'une attaque de rebelles, et il fallait se tenir sur ses gardes.

La troupe de cavaliers inconnus dévalait maintenant le long de la colline, et tous faisaient de grands gestes du bras, sans doute pour témoigner de leurs intentions pacifiques. Ils s'arrêtèrent près du convoi et celui qui semblait être leur chef, un grand vieillard barbu qui se tenait bien droit sur sa selle, cria :

— N'est-ce pas vous qui allez à Orning, avec des caisses de vivres, pour M. Johannat Snowless ?

— C'est exact, répondit Stuart en rapprochant sa monture. Qui êtes-vous ?

— Je suis Johannat Snowless, et voici les papiers nécessaires pour prendre livraison de ces marchandises. Comme j'en suis assez pressé, j'ai tenu à venir à votre rencontre, ce qui vous évitera de pousser jusqu'à Orning. Puis-je charger les caisses sur mes fourgons ?

— Ma foi... si vos papiers sont en règle, je ne puis que vous laisser faire, dit Jeb Stuart, un peu surpris.

En même temps, il parcourait du regard le groupe des étrangers et, soudain, il tressaillit. Il venait de reconnaître, parmi les cavaliers, son ancien camarade Rader, celui qui avait été renvoyé de West-Point pour ses idées subversives. L'autre ne semblait nullement gêné d'être reconnu.

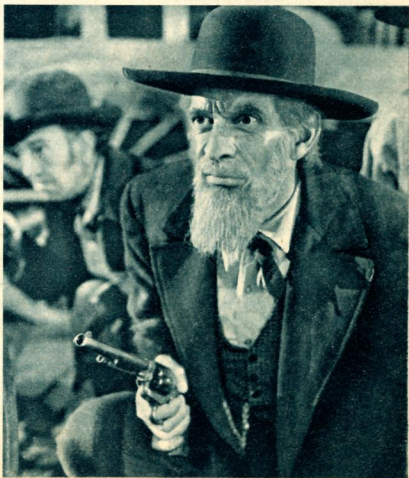
— Tiens, ce vieux Stuart... et cet excellent Custer ! s'écria-t-il d'un ton faussement jovial. Que nous vaut l'honneur de vous rencontrer dans ces parages ?

— Je pourrais vous poser la même question, Rader ! répliqua Jeb sèchement. Mais je n'ai pas de temps à perdre. Veuillez décharger ces caisses, que nous puissions être de retour à Fort Leavenworth avant la nuit.

Sur l'ordre de l'aspirant, les hommes du convoi montèrent sur les voitures et commencèrent à déplacer les lourdes caisses pour les passer aux employés de Snowless.

— Je ne sais pas ce que c'est que ces conserves-là, dit un ouvrier, mais elles sont bigrement lourdes !

John Brown était le chef des abolitionnistes.



Comme pour confirmer ses dires, l'énorme caisse lui échappa des mains et, basculant sur le rebord du fourgon, s'écrasa sur le sol avec fracas. Dans la chute, une planche s'était décollée, et aux yeux stupéfaits des assistants ce ne furent pas des boîtes de conserves qui apparurent, mais des fusils soigneusement rangés...

Jeb Stuart avait blémi.

— Alerte ! cria-t-il. Ces gens-là sont des rebelles, qui reçoivent des armes en contrebande ! Et vous, l'homme à la barbe, vous n'êtes pas Johnnatan Snowless, mais John Brown ! Allez, haut les mains !

Pour toute réponse, le vieillard saisit son colt avec la rapidité d'un éclair et tira dans la direction des officiers sans les attendre. Puis il tourna bride et, éperonnant sa monture, s'enfuit au triple galop avec ses compagnons. La fuite était la seule solution possible, car l'escorte militaire du convoi était trois fois supérieure en nombre.

— Poursuivons-les ! hurla Jeb Stuart en piquant des deux.

Ce fut alors, à travers les plaines arides, une course folle, effrénée. Mais bientôt les rebelles prirent de l'avance : ils connaissaient mieux le pays que leurs poursuivants, et leurs chevaux étaient plus rapides que les lourdes montures de l'armée.

Se sentant distancés, les soldats tirèrent quelques coups de feu. Touché, le dernier cavalier du groupe fugitif roula au bas de sa selle, tandis que les autres disparaissaient derrière une colline.

Les deux aspirants mirent pied à terre et coururent jusqu'au blessé. C'était un tout jeune homme aux yeux clairs, au visage sympathique, et qui semblait souffrir beaucoup.

— Je suis le plus jeune fils de John Brown, dit-il d'une voix faible. Je crois bien que vous ne m'avez pas raté...

Émus par la souffrance de l'adolescent, Jeb et George donnèrent l'ordre de l'étendre sur un chariot. Et le convoi reprit sa marche vers Fort Leavenworth, où il n'arriva qu'au milieu de la nuit.

Le fils de John Brown ne devait pas survivre à sa blessure. Pendant de longues heures, il lutta contre la mort, le visage crispé, tandis que la douce Kit Holliday faisait de son mieux pour le soigner et adoucir ses derniers moments.

— Mon père est un fanatique, ré-était le pauvre garçon entre deux crises. Il défend une noble cause, mais il y met tant d'aveuglement, tant de violence... Libérer les esclaves, c'est bien, mais que de souffrances, que de sang versé... Est-ce que cela ne peut pas cesser ?

— Il n'y a qu'un moyen pour que cela cesse... dit doucement Jeb Stuart, qui se trouvait, lui aussi, au chevet du jeune blessé. C'est que tu nous dises où se cache ton père. Nous irons le trouver, et nous essaierons de lui faire comprendre qu'il commet une folie.

Il y eut un moment de silence. Oubliant son mal, l'adolescent réfléchissait. Enfin, il joignit les mains, comme pour prier.

— Que Dieu me pardonne, murmura-t-il dans un souffle. Je ne voudrais pas trahir mon père, mais je ne veux pas non plus que ce massacre continue. Ne faites pas de mal à John Brown, mais empêchez-le de poursuivre son œuvre de mort. Il se cache près de Culver-City, dans la maison de Harold Springs... Allez le trouver, suppliez-le d'arrêter la lutte... au nom de son fils qui n'est plus...

Les yeux du moribond s'agrandirent tout à coup, avec une expression d'épouvante. Puis ils se voilèrent. Et, dans un soupir, le fils du rebelle rendit à Dieu son âme d'enfant. En mourant, il espérait sauver de nombreuses vies humaines. Et cet ultime espoir se lisait maintenant sur son blême visage, enfin pacifié.

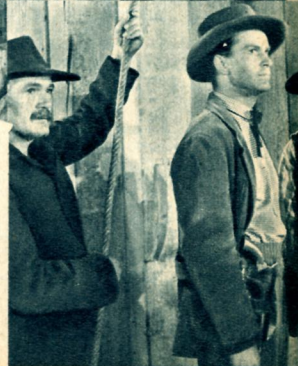
Le lendemain soir, trois mystérieux cavaliers, en tenue de cow-boys, arrivaient à Culver-City. L'un de ces



Jeb et George se disputaient le cœur de la belle Kit.

— Je suis le fils de John Brown, murmura le blessé.

L'aspirant comprit que seul un miracle pourrait le sauver.



hommes était l'aspirant Jeb Stuart. Les deux autres : des hommes de toute confiance qui accompagnaient Jeb dans sa délicate mission.

Le jeune homme avait obtenu de ses chefs de s'introduire dans la petite cité afin de découvrir le repaire de John Brown, et de l'épier pendant quelques heures, de se mettre au courant de ses habitudes, et d'évaluer approximativement le nombre de ses partisans. George Custer se tenait à quelques milles de Culver-City, avec deux cents cavaliers prêts à intervenir. La capture du dangereux fanatique s'avérait donc comme assurée.

Le premier soin de Jeb, en arrivant dans la ville, fut de se renseigner sur la maison de Harold Springs qui, aux dires du fils de Brown, abritait le chef des rebelles.

Dans ce but, le courageux aspirant pénétra dans une boutique de coiffeur afin de s'y faire raser. Les coiffeurs sont réputés comme gens bavards et bien informés. Jeb se mit donc en devoir d'amadouer le figaro, et celui-ci se prêta de bonne grâce à l'interrogatoire. Pendant ce temps, Ted et Bill, les deux acolytes de l'aspirant, attendaient devant la porte avec les trois chevaux.

Mais il arrive parfois que le hasard fasse échouer les plans les plus minutieux par la faute d'un détail insignifiant. Ce fut le cas ce soir-là. Car Jeb Stuart, qui croyait avoir tout prévu, avait seulement oublié que les chevaux de l'armée ont le flanc marqué au fer rouge d'un chiffre qui permet de les identifier. Des hommes de John Brown, qui passaient par là, ne furent pas longs à reconnaître les bêtes comme appartenant à la cavalerie de l'État. L'alerte fut donnée aussitôt et, dix minutes plus tard, un groupe de fanatiques envahit la boutique du coiffeur. Et, par une suprême ironie du sort, c'était Rader qui les commandait !

En reconnaissant son rival détesté sous le déguise-

Brown avait réussi à trouver des crédits.



ment de cow-boy, l'ancien élève de West-Point eut un mauvais réflexe. Il sortit son pistolet, et ses hommes l'imitèrent. En moins de temps qu'il faut pour l'écrire, Jeb Stuart fut maltraité, ceinturé, ligoté, et hissé sur son cheval, que les rebelles emmenèrent par la bride. Voyant cela, Ted et Bill, les comparses de Jeb, s'étaient enfuis dans la nuit, essayant quelques coups de feu qui, heureusement, ne les atteignirent point.

Ce fut donc entre deux gardes que Jeb fit son entrée dans la maison de Harold Springs. Quand il fut face à face avec le chef des rebelles, son visage martial ne révélait aucune émotion.

— Nous nous connaissons, jeune homme ! dit John Brown d'un ton sec. Il me semble bien que c'est vous qui avez tué mon fils !

— Votre fils est mort en héros, répliqua fermement l'aspirant, et je suis le premier à déplorer sa mort, car c'était un enfant, et un enfant à l'âme noble. Que nous l'ayons tué n'a rien d'anormal, hélas ! ce sont les dures lois de la guerre. Ce qui est moins normal, c'est que vous ayez entraîné votre fils dans un combat meurtrier, c'est que vous entraîniez ainsi à la mort beaucoup d'autres hommes, tout cela pour défendre une vague idéologie !

Le vieillard blêmit, et son poing s'abattit avec violence sur la table.

— Ce n'est pas une idéologie ! rugit-il. C'est une sainte mission que Dieu m'a confiée, et je n'y failirai pas tant qu'il me restera un souffle de vie. Ceci dit, vous êtes venu à Culver-City pour m'espionner, pour m'arrêter sans doute. Vous savez quel est le châtiment que méritent les espions ?

— Je m'en doute ! fit Jeb en redressant noblement la tête. Vous n'aurez en somme qu'une mort de plus sur la conscience, monsieur John Brown ! Dans le nombre, il n'y paraîtra pas...

Dans son coin, le perfide Rader savourait sa vengeance. — Il faut le pendre, dit-il d'une voix sifflante. Le pendre tout de suite.

— Bien parlé, Rader ! approuva John Brown. Chargez-vous donc de ce soin !

Les hommes sortirent, entraînant leur prisonnier jusqu'à la grange. Une poulie pendait sous le toit, faite pour hisser les sacs de grain. On y suspendit une corde, et Jeb Stuart fut placé dessous. La vue du gros nœud de chanvre qui se balançait devant son visage lui fit comprendre que tout était perdu. Seul, un miracle pouvait le sauver. Mais oui, un miracle... pour quoi pas ?

Jeb Stuart n'était pas un homme à reculer devant l'impossible. Rapide comme l'éclair, il arracha d'une brusque détente le revolver de l'homme qui s'apprêtait à lui passer la corde au cou, et il tira. L'autre s'écroula, foudroyé. Un cri de stupeur s'éleva parmi les rebelles. Mais déjà Jeb, s'agrippant à la corde, comme ça va à se balancer dans le vide. Transformé en véritable projectile humain, il abattit à coups de pied les hommes qui se pressaient autour de lui. Des balles sifflèrent sans l'atteindre. Alors, avec une force décapée par son balancement, l'aspirant enfonça la porte de la grange d'un coup de botte et s'en vint choir sur un tas de paille, parmi des nègres apeurés.

— Maltraisons-le ! hurlait John Brown à ses hommes. Il est dans la grange, il ne peut plus nous échapper ! Il faut que...

Il n'en dit pas plus, car une infernale fusillade venait d'éclater, mêlée à des bruits de galopade. C'était George Custer et ses hommes qui, alertés par Ted et Bill, se ruaient à l'assaut de la maison de Springs pour délivrer leur camarade.

Pendant une heure, ce fut un combat sanglant, meurtrier. Les hommes tombaient comme des mouches et les coups de feu faisaient des éclairs rouges dans la nuit. Inférieurs en nombre, les rebelles durent céder le terrain. Ceux qui purent trouver un cheval se lancèrent au triple galop dans la campagne obscure, tandis que la grange tragique flambait comme une torche.

Jeb Stuart, noir de poudre, tenant de la main gauche son poignet droit fracassé par une balle, tomba dans les bras de son ami George Custer.

— Mon vieux George ! dit-il avec émotion. Je savais bien que tu ne me laisserais pas aux mains de ces misérables... Mais, au fait, où est John Brown ?

Les hommes s'interrogèrent, scrutèrent la nuit, fouillèrent en vain parmi les ruines. Peine inutile :

profitant de la confusion générale, le fanatique vieillard avait disparu.

♦♦

Six mois plus tard, Jeb Stuart et George Custer, de retour à Washington, assistaient, par un beau soir d'été, au bal de la Cavalerie. L'héroïque conduite des deux jeunes gens leur avait valu les galons de lieutenant. Heureux et fiers, tout fringants dans leurs beaux uniformes, les deux amis s'en donnaient à cœur joie. Et ils avaient pour cela des raisons majeures.

Car, ce soir-là, Jeb ne songeait guère à l'armée ni à la lutte contre les abolitionnistes. La cause de son bonheur était toute autre : Kit Holliday, la ravissante Kit de Fort Leavenworth, assistait à la soirée. Six mois de réflexion lui avaient permis de voir clair dans son cœur : c'est Jeb Stuart qu'elle aimait, elle en était sûre à présent ! Et elle venait de le lui avouer, et même de lui accorder le baiser de fiancailles !

On peut penser qu'une telle idylle n'était pas spécialement faite pour mettre George Custer de bonne humeur. Que nos lecteurs se détrompent : George avait été le rival de Jeb tant qu'il s'était agi d'un simple flirt. Maintenant qu'il s'agissait d'une chose plus grave, l'excellent garçon s'effaçait devant le bonheur de son meilleur ami. Et il s'effaçait d'autant plus volontiers que Peggy, la sœur de Jeb Stuart, était venue au bal, et qu'elle avait conquis l'inflammable George ! A dix heures il l'invitait pour la première valse, à onze heures il l'emmenait au buffet, et à minuit il lui demandait sa main. Peggy, elle aussi, avait reçu le coup de foudre. Ce qui fait qu'en fin de compte cette mémorable soirée avait fait quatre heureux, quatre jeunes cœurs qui ne pensaient plus qu'à l'amour.

Il était deux heures du matin, quand on vint prévenir Jeb Stuart que les officiers supérieurs de son régiment l'attendaient dans un petit salon attenant à la salle de bal. Intrigué, le jeune lieutenant s'y rendit. Quelle ne fut pas sa stupefaction d'y trouver Rader, debout devant un aéroplane d'officiers ! Un Rader plus sornouis, plus hypocrite, plus traître que jamais.

— Comme on se retrouve ! gouilla Jeb. Je ne vous avais pas revu depuis le jour où vous vouliez me pendre. Remerciez le ciel que je sois de belle humeur ce soir, sinon je me ferais un plaisir de vous réserver le même traitement.

— Cet homme vient de nous apporter des renseignements très précieux, dit le colonel en désignant Rader. Vous savez que, depuis six mois, John Brown n'a pas lâché prise et qu'il continue sa lutte sournoise. Or il vient d'obtenir des crédits de quelques financiers abolitionnistes, et il compte lever sous peu une véritable armée. Il faut donc l'abattre avant la réalisation de ce plan. Grâce aux renseignements fournis par ce nommé Rader, nous savons que John Brown se prépare à attaquer, dans quelques heures, l'arsenal de Wenstern, afin de se procurer des armes. Nous n'avons pas le temps matériel de nous rendre sur place avant lui, mais il nous faut absolument attaquer l'arsenal dans la journée.

Jeb Stuart regardait Rader avec dégoût.

— En somme, cet individu est en train de trahir son maître.

L'autre prit un air de dignité offensée.

— Pas du tout ! se défendit-il. J'ai réfléchi, et je désapprouve maintenant les théories de Brown. C'est une simple question d'idéal.

— D'idéal et de gros sous ! fit Jeb avec mépris. John Brown vous payait mal, et vous avez préféré



George était conquis par la sœur de son camarade.

venir faire le Judas pour gagner la forte somme... Vous êtes vraiment un individu méprisable...

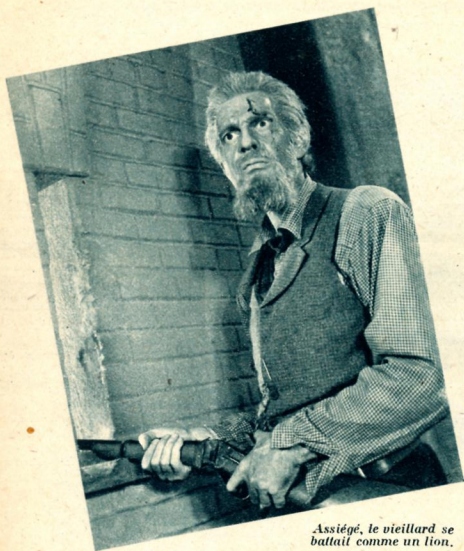
— Quoi qu'il en soit, coupa le colonel, nous ne pouvons que rémunérer les services de ce... Rader, puisque pour lui l'argent n'a pas d'odeur. Et il va rejoindre immédiatement la troupe de John Brown. S'il arrive à temps, il sera avec les abolitionnistes dans l'arsenal, et il nous en ouvrira les portes. Quant à vous, Stuart, allez chercher vos camarades et excusez-les auprès des demoiselles à qui ils fausseront compagnie. Il faut qu'à sept heures du matin la colonne soit prête !

Jeb Stuart salua et sortit, sans plus jeter un regard sur le fourbe Rader.

... Le jour même, l'attaque eut lieu selon les plans prévus. Dans l'arsenal transformé en citadelle, John Brown et ses hommes se défendirent comme des lions, jusqu'à la dernière cartouche. Toutefois, à la surprise des assaillants, Rader ne remplit pas ses engagements, et



— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit John Brown.

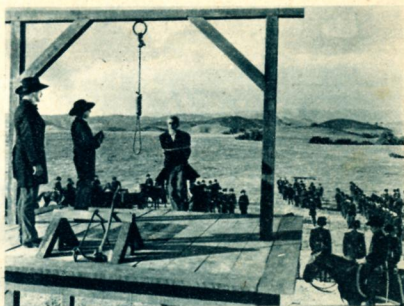


Assiégé, le vieillard se battait comme un lion.

la porte de l'arsenal resta close. Ce ne fut que lorsque les assiégés n'eurent plus de munitions que la porte s'entr'ouvrit devant le lieutenant Stuart, qui arrivait en parlementaire avec un drapeau blanc. Un vieillard au visage tragique, maculé de poudre et de sang, s'avança à sa rencontre. C'était John Brown.

— Dieu m'inspirait, dit-il. Il n'a pas jugé bon de me laisser remplir ma mission jusqu'au bout. Que sa volonté soit faite.

Lorsque Jeb Stuart pénétra dans le vaste bâtiment qui avait servi de citadelle aux révoltés, il comprit pourquoi, tout à l'heure, la porte ne s'était pas ouverte. Rader gisait sur le sol, le dos criblé de balles. Sa trahison



Le vieillard monta vers le gibet avec beaucoup de courage.

ayant été découverte, il avait été abattu par John Brown lui-même. Il était mort comme un lâche, avec un traître qui expire son forfait.

Le lendemain, à l'aube, John Brown fut pendu devant tout l'escadron rassemblé. Il monta vers le gibet comme il avait toujours vécu : sans peur et sans bassesse, avec cette sorte de fanatisme qui avait inspiré ses moindres actes, et qui se lisait encore dans ses yeux d'illuminé. Quand son grand corps se balança au bout de la corde, les soldats présentèrent les armes et les officiers saluèrent. Ce vieillard courageux avait fait de la violence une mission sacrée. Grisé de principes, libertaire et croyant, il avait toujours fait preuve d'une volonté surhumaine. Il devait demeurer dans l'Histoire l'une des plus étranges figures de la guerre de Sécession.

... Jeb Stuart emmena, quelques jours plus tard, sa fiancée Kit Holliday sur les lieux mêmes où John Brown avait expié sa folie.

— Car c'était bien un fou, dit Jeb. Un fou génial, un illuminé que la foi mal comprise a conduit aux pires égarements. Paix à son âme, cependant : car c'était un homme.

Mais la jeunesse reprend ses droits. Impressionnée, Kit s'était blottie contre Jeb. Et, sur cette sinistre montagne où rôdait encore l'ombre gigantesque du vieillard à la barbe grise, les fiancés unirent leurs lèvres et sourirent à l'amour.

FIN

Dans 5 MOIS vous serez COMPTABLE

(traitement: 17.000 à 25.000 fr.) - 4 MOIS suffisent pour faire de vous un bon **Secrétaire Sténodactyle** (traitement jusqu'à 20.000 fr.) grâce aux célèbres cours par correspondance de l'**ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE**, 31, Avenue A. Briand, Lons-le-Saunier (Jura)

Actuellement, le nombre de **emplois offerts** est supérieur à celui des **étudiants**. **Nombreux et brillants succès aux examens officiels**. Étèves de l'École dans le Commerce, l'Industrie, les Administrations, etc., en France et aux Colonies, est bien supérieur à celui des candidats disponibles. Demandez la broch. grat. n°347

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au **Professeur ANDREU** (serv. F. C. 24, 8, rue des Salouques, TOULOUSE), une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timb. avec adresse, et 30 fr.



en T. F. pour frais.
Prix de l'analyse : 150 fr.
MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Paiement seulement si satisfaction.



MARIE-FRANCE

MARIE-FRANCE

Enfant prodige.

A cinq ans, Marie-France n'est plus une inconnue pour un grand nombre d'auditeurs de la Radio, petits et grands. Elle les charme de sa voix fraîche et cristalline dans des émissions telles que « Les Beaux Jours », « Par la fenêtre ouverte »... Mais là ne s'arrête pas le talent de Marie-France, et notre ravissante petite chanteuse va faire du cinéma. Elle sera l'héroïne d'un film de conte de fées. Bonne chance, Marie-France!

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe et rapide.



(Photo L. P. C.)

Je ne veux pas, mes chers amis, me poser ici en moraliste distingué (pourquoi diable met-on toujours le mot « distingué » à côté du mot « moraliste » ?) ni en épécheur d'écrire en rond. Du reste, je n'ai ni lorgnon ni grande barbe, et je n'ai pas du tout un caractère de vieille baderne, du moins je ne le crois pas.

Mais il faut tout de même que je vous fasse une petite remarque. Depuis quelque temps, dans mon courrier, qui devient de plus en plus abondant, je constate qu'il y a des correspondants qui me demandent l'adresse de telle ou telle correspondante, et réciproquement.

Je comprends très bien que certains lecteurs, en parcourant notre rubrique, puissent se sentir des affinités pour d'autres lecteurs, ou qu'au contraire ils désirent engager des discussions ou des polémiques avec leurs amis du courrier.

Personnellement, je ne verrais pas d'inconvénient à donner tous les renseignements souhaitables, et à mettre nos correspondants en rapport direct. Mais... il y a un « mais » ! Imaginez un instant ce que ça pourrait donner ! Vous, monsieur, qui avez eu l'imprudence (bien compréhensible !) d'écrire une lettre un peu trop franche et violente, vous vous exposez à recevoir du jour au lendemain des lettres d'injure de la part de tous ceux qui ne pensent pas comme vous ! Et vous, mademoiselle, qui avez peut-être un fiancé ombrageux ou des parents sévères, si je donnais votre adresse sans vous consulter, vous recevriez tout à coup des lettres brûlantes d'admirateurs inconnus, lettres qui pourraient occasionner de graves ennuis dans votre vie privée !

Alors, mes chers amis, avouez que j'ai raison en gardant le « secret professionnel » !... Écrivez tant que vous voulez à ceux de vos « collègues » du courrier que vous admirez, aimez ou détestez. Mais faites-le toujours par l'entremise du journal ». Vos lettres seront publiées, vous pouvez en être sûrs. Et on vous répondra sans doute. Mais, au moins, ma responsabilité ne sera pas en cause...

Alors, c'est bien entendu ? Pas de correspondance particulière ! « Tout au grand jour », c'est la devise de notre rubrique. Et c'est aussi la cause de son succès !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

GENEVÈVE Z..., A VITRY-LE-FRANÇOIS. — « Vousdriez-vous avoir l'obligeance de me donner tous les renseignements nécessaires sur l'École du Cinéma Français. Je suis âgée de quinze ans et j'aimerais embrasser cette carrière. »

Réponse. — A force de vous décourager, je le suis un peu moi-même. Ainsi, ma petite Geneviève, vous vous joignez à la foule innombrable des petites filles qui veulent faire du cinéma ! Mais qu'est-ce que vous avez donc toutes dans la peau ? Vous imaginez-vous que c'est bien le moment d'y songer, à l'heure où tant d'artistes professionnels sont sans travail ?

Si vous voulez mon avis sincère, vous êtes bien trop jeune pour tenter votre chance. Dites-vous qu'il y a mille aspirantes-vedettes pour une seule élue. Les écoles de cinéma sont nombreuses à Paris, ou plus exactement les cours d'art dramatique qui préparent à cette carrière. Vous pourriez vous renseigner si vous venez dans la capitale. Mais, un bon conseil : restez donc encore à Vitry-le-François jusqu'à ce que vous ayez terminé vos études... ou changez d'idée !

GILBERT C..., A BAILLEUL. — Ce lecteur nous demande divers renseignements qu'il serait trop long de transcrire ici.

Réponse. — Robin des Bois a bien paru dans nos collections, mais il est épuisé à l'heure actuelle. Oui, une version muette de ce film avait été tournée il y a longtemps ; je crois me rappeler que c'était avec Douglas Fairbanks, mais ne puis vous l'affirmer.

Vous pourriez trouver dans le *Film Complet* un film de Rita Hayworth : O toi ma charmante. Quant aux renseignements sur cette actrice, lisez les journaux, qui en parlent beaucoup en ce moment. Divorcée d'Orson Wells, elle a une petite fille, et est fiancée au prince Ali-Kan, fils de l'Algha. Son vrai nom est Rita Cansino.

LILI K..., A ORLÉANS. — J'ai quinze ans et demi et je travaille dans une usine, mais ce métier ne me plaît pas. Je voudrais faire du cinéma. Pourriez-vous me dire où je dois me renseigner ? Et dites-moi ce que devient Tino Rossi. »

Réponse. — Pour la première partie de votre

lettre, voyez plus haut, ma réponse à Geneviève Z... Elle peut vous être adressée à vous aussi, sans y changer un mot. C'est à croire que toutes les jeunes filles de quinze ans se ressemblent et s'assemblent !

Tino Rossi va bien, je vous remercie. Il est l'heureux père d'un petit garçon. Derniers films : La Belle Meunière, Deux amours et Porte d'Or, et a beaucoup de projets. Écoutez-le à la radio.

J-3 L'AMOUREUX. — « Seulement âgé de dix-sept ans, je m'intéresse beaucoup au cinéma, comme beaucoup de jeunes hommes de mon âge », nous écrit ce jeune lecteur qui demande en outre divers renseignements.

Réponse. — Suzy Carrier est née, je crois, en 1922. Elle est mariée à un médecin, le Dr Loublid, mais elle continue néanmoins à tourner. Ses films sont : Pontcarra, Secrets, L'Aventure est au coin de la rue, Désarroi, Gringalet, Dorothee cherche l'amour, Bichon, Un Fil, Le Diamant de cent sours, Trois garçons et une fille, La Vie est un rêve (sic).

Vous pouvez écrire à Anouk Ferjac pour lui demander sa photo, nous transmettrons votre lettre. France Descout a vingt-deux ans. Son unique film : La Voix du rêve.

JAKRA. — Après nous avoir demandé quelques renseignements, ce jeune lecteur nous parle de Quatre flirts et un cœur, et s'épiloie sur la jessée administrée par Fred Mac Murray à Dorothy Lamour, cette dernière lui rappelant, on ne sait trop pourquoi, la « Sophie » des petites filles modèles. Puis il ajoute en confiance :

« Bien que je sois assez jeune, j'aime Dorothy Lamour. Elle est pour moi la femme de mes rêves, j'admire ses longs cheveux noirs, ses lèvres et son regard : (de quelle couleur sont ses yeux ?) Maintenant que je viens de me confier, je me sens plus léger. Ma sœur me dit parfois que Dorothy n'a pas le regard intelligent, et cela me comble de rage. Ne pouvant aimer Dorothy Lamour et faire d'une femme mon petit âge (sic), je fais un rêve dans lequel elle est ma fiancée, qu'en pensez-vous ?

Réponse. — Ce que je pense ? Mais que cette sympathie est tout à fait charmante, et que vous avez raison de vous faire le champion de la cause « Lamour » devant les attaques de vos sœurs. Les yeux de votre vedette préférée sont bleus, ce qui contraste admirablement avec ses cheveux noirs. Nous prenons bonne note de vos desirs, et nous essaierons de mentionner à l'avenir, sur le titre de nos Films Complètes, si le film est en couleurs ou non.

MACOUBA, JOLIE RUMBA. — Ce pseudonyme chorégraphique cache-t-il un correspondant ou une correspondante ? La lettre ne me permet pas de le savoir. « Votre rubrique est vraiment intéressante et pleine de gaieté, écrit-il (ou elle), et vos films sont d'un choix incomparable. Voici mon avis sur le technicolor. J'en ai vu une dizaine, tous somptueux. Mais je trouve que cela ne convient qu'à une certaine catégorie de films. Par exemple Le Bal des Sirènes, Escala à Hollywood ne m'aurait pas plu s'ils avaient été en noir et blanc. Mais je ne crois pas qu'un film sentimental, si beau soit-il, rende en technicolor. La couleur est trop criarde. »

Pour l'instant, et de tous les procédés de couleur employés jusqu'ici c'est encore le *Roux-Color*. La Belle Meunière, qui, malgré ses imperfections, est le plus près du naturel. »

Réponse. — Il n'y a rien à ajouter à ces observations pertinentes répondant à notre enquête sur la couleur. Donc, merci, monsieur... ou merci, mademoiselle !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)



Pas d'orchidées pour Miss Blandish

Un film des Artistes associés

Tiré du célèbre roman policier
de James HADLEY-CHASE

Scénario et mise en scène de St-John L. CLOWES

Film raconté par Mary LYSANE

DISTRIBUTION :

| | |
|---------------------|-------------------|
| Slim Grisson | JACK LA RUE. |
| Fenner | HUGH McDERMOT. |
| Miss Blandish | LINDEN TRAVERS. |
| Eddie | WALTER CRISHAM. |
| Bailey | LESLIE BRADLEY. |
| Margo | ZOË GAIL. |
| Louis | CHARLES GOLDNER. |
| Doc | MAC DONALD PARKE. |

Le milliardaire Blandish marie sa fille ! Tous les détails ! Le milliardaire Blandish marie sa fille.



On achetait vivement les journaux annonçant la nouvelle. Le public de New-York est, comme celui du monde entier, toujours affriolé par des histoires de fiançailles plus ou moins princières. Dans la circonstance, il s'agissait d'une très prosaïque royauté : Mr. Blandish se trouvait être le souverain de la viande.

Le milliardaire Blandish marie sa fille...

Elle eût pu, cette fille, posséder une bosse, un œil blanc ou un bec de lièvre. Le miroitement de l'or en eût fait cependant une héroïne au regard du petit peuple extasié. Mais les fées venues à son berceau l'avaient comblée de tous les dons. Elle n'était pas seulement riche immensément. Elle était belle.

Aimée ? Bien sûr ! Comment son fiancé ne l'eût-il pas aimée ?

Quant à ce qu'elle éprouvait elle-même ? qui saura jamais à quoi rêve les jeunes filles !

Elle avait tout reçu de la vie, sans avoir eu le temps de rien désirer. La vie continuerait... Son fiancé, Foster Harvey, assumerait bientôt la mission jusque-là dévolue à son père, et, comme l'avait fait le roi de la viande, payerait les factures... Pas davantage que Miss Blandish. Mrs. Harvey ne connaîtrait ce velouté qu'ajoute à une parure, à un bijou, la sensation du souhait réalisé. Entre elle et ce qui s'achète manquant le pont de la prestigieuse convoitise.

Et son bonheur sentimental ressemblait peut-être à sa sécurité matérielle ? Incomplet parce qu'exempt de trouble, d'incertitude, de craintes ?

Bonheur de riches... Amour de riches...

Le milliardaire Blandish marie sa fille...

Au delà de l'écran dressé autour de son existence trop gâtée, qu'y avait-il ?

Les autres jeunes filles, comment connaissent-elles leurs maris ? Au hasard d'un bal, ou d'une rencontre au bureau, à l'atelier, dans la rue ? Un homme surgissait qui les prenait du regard et elles d'un regard se donnaient. Celles-là se mariaient selon leur choix ou leur folie du moment. Ce n'était pas leur père qui les mariait selon les convenances et selon la sagesse.

Miss Blandish pensait tout souvent à ces choses depuis quelque temps, depuis qu'avaient commencé les mystérieux et réguliers envois d'orchidées.

Pas de nom d'expédition sur la carte qui accompagnait les fleurs somptueuses, mais trois dés noirs gravés.

Certes ! Elle refusait ces bouquets anonymes.

Lorsque, du porteur au valet de chambre, du valet de chambre à la deuxième femme de chambre, de la deuxième femme de chambre à la première arrivait jusqu'au sacro-saint de ses appartements l'annonce :

— Des orchidées pour Miss Blandish ! elle n'acceptait pas de cadeau de l'inconnu.

Alors, un ordre contradictoire revenait jusqu'au commissionnaire transmis, cette fois, de la première femme de chambre à la deuxième, et de celle-ci au valet de chambre qui avertissait le portier :

— Pas d'orchidées pour Miss Blandish... Pas d'orchidées pour Miss Blandish...

Mais, assise à sa coiffeuse, ou à son gracieux secrétaire, Miss Blandish examinait la carte... les trois dés... D'où venaient les fleurs ? Que signifiait le symbole ?... Un matin, juste le matin qui précéda ses fiançailles, il y eut un nouvel envoi :

— Des orchidées pour Miss Blandish !

Et, comme les autres fois, l'hôtel du milliardaire résonna de haut en bas de l'identique réponse :

— Pas d'orchidées pour Miss Blandish !

Seulement, il y avait quelque chose d'écrit sur la carte gravée des trois dés. Il y avait : « Dites non. »

La future épouse de Mr. Harvey rêva un peu plus longuement, l'énigmatique carton entre ses mains. Dites non... Non, à cette suite de jours brillants qui allaient s'ajouter à tous ceux qu'elle avait vécus jusque-là ? Non, au convenances ? Non, au choix de son père ? Non, au fiancé richissime ?

Miss Blandish ne savait pas que, à cet avenir trop facile, la plus secrète partie d'elle-même avait déjà dit non.

Elle ne savait pas.

Poursuivant son destin de fille de milliardaire, elle décida de la follette qu'elle allait mettre tout à l'heure pour sortir avec son fiancé.

Seulement elle ne déchira pas, elle ne jeta pas l'impératif message. Avec soin, elle le rangea dans un coffret, sur le petit tas, précieusement conservé, des cartons précédents ornés de trois dés.

Le roi de la viande accompagna sa fille et son fiancé jusque sur le perron. L'auto se glissait au bas des marches pour emmener les jeunes gens. C'était leur dernière sortie « officieuse ». Demain aurait lieu la soirée des fiançailles et Mr. Blandish rappela que, pour cette occasion, il remettrait à sa fille une rivière de diamants, venant de sa mère, car Mr. Blandish était veuf.

C'est le plus beau cadeau de fiançailles que je puisse l'offrir, ma chérie.

Elle remercia tendrement, et le vieil homme les quitta. Descendant les marches de l'hôtel, les fiancés échangeaient quelques propos. Le jeune Foster se plaignait de la froideur de sa compagnie.

— Je suis fou de vous, moi.
 — Je le sais ! admit-elle.
 — Tandis que vous avez de la glace dans les veines.
 Tout à coup il eut une inspiration.
 — Il nous faudrait aller dans un de ces cabarets de la banlieue... d'une atmosphère capiteuse... Tenez ! Demain ! Après la réception nous irons au *Plipper*, c'est le genre de boîte qu'il vous faut. Vous verrez ça. Vous voulez ?
 — Si vous croyez que c'est ça qu'il me faut ! acquiesça-t-elle avec indifférence.

..

La conversation des deux jeunes gens avait été surprise par un autre couple.

Olga, femme de chambre chez les Blandish, s'entretenait elle-même avec son ami Johnny, dissimulés dans un coin de la façade quand avaient apparu les milliardaires. Johnny, qui voyait pour la première fois Miss Blandish, eut un sifflement de masculine admiration.

— Cristi ! La belle même !

Mais c'était vers le manteau de la richissime héritière que la femme de chambre voulut braquer l'attention de Johnny.

— Avec une fourrure comme ça, ne crois-tu pas que je serais aussi belle ? J'ai vu la même... une cape épataante... Enfin..., je veux dire que la couleur de la fourrure est la même... On ne s'aperçoit pas de la différence.

— D'accord, promit Johnny, tu l'auras !

Elle eut l'air de se montrer raisonnable :

— Surtout, ne fais pas de bêtises pour avoir l'argent !

Il haussa les épaules, goguenard et fataliste :

— Ça te va bien de parler comme ça !

Elle le savait fauché ! ne travaillant que depuis quelques jours, et elle lui demandait une fourrure lui, pour apparentée qu'elle fût, sans doute, à l'espèce lapin, devait valoir assez cher. Comment se fut-il procuré l'argent d'un tel achat autrement qu'en faisant des « bêtises » ?

..

Pour monnayer le tuyau que le hasard venait de lui apporter, Johnny se rendit à la célèbre boîte de nuit tenue par Slim Grisson.

C'était le matin. Les garçons s'occupaient à nettoyer la salle de dancing. On lui répondit que Slim était absent. Alors il insista pour être conduit auprès de M^{me} Grisson, « la mère » comme on la nommait dans le milieu, à moins qu'on ne dit plus familièrement encore *Ma*.

Une forte femme aux traits durs. Une meneuse d'hommes. Elle était assise derrière un imposant bureau, en compagnie d'un glabre individu appelé « Doc »

Le milieu s'occupait beaucoup des diamants offerts par M. Blandish à sa fille.



Slim Grisson, redoutable gangster à la sobre élégance...

pour avoir été médecin, naguère, avant que la police ne s'occupât de lui.

Elle aboya, à la vue de Johnny.

— Qu'est-ce que t'as à me dire ?

— J'ai besoin d'argent et j'ai un tuyau à vendre. Il s'agit de Blandish.

— De Blandish et de ses diamants ? compléta M^{me} Grisson.

— Oui ! fit-il interloqué. Comment le savez-vous ?

— Espèce de petit fricoteur à la noix ! rugit-elle. Sors d'ici !

Il crut qu'elle avait mal compris l'importance du renseignement qu'il détenait et il insista :

— Mais je sais où elle doit aller !

Ma lui enleva sa dernière illusion :

— Où c'est que tu te crois ? Ici, on fait le travail nous-mêmes. C'est pas un bureau de bienfaisance pour les pouilleux.

Et, à l'un de ses lieutenants survenu :

— Vire-le d'ici !

L'autre hésita, moins dédaigneux que la grande patronne.

— C'est p'tête une bonne combine ?

Et Johnny se raccrocha, repétant :

— Mais je vois dis que je sais où elle doit aller.

— Eddie... T'as entendu ? se contenta de réitérer *Ma*. Et, comme ses ordres n'étaient jamais discutés longtemps, Eddie, d'un coup de poing dans l'estomac, projeta hors de la pièce le malencêtre Johnny.

..

« Faute de grives... » dit le proverbe.

L'amoureux d'Olga s'était adressé, d'abord, à « la bande à Slim » parce qu'il en avait escompté une grosse somme. Rabroué par la haute pègre, il se rabattit donc sur deux gangsters de petite envergure : Riley et Bailey.

— La fille de Blandish doit sortir avec son fiancé dans le courant de la soirée. Ils doivent se rendre dans une boîte isolée... Elle portera des diamants.

— Où iront-ils ? demanda Riley.

— Cent dollars et je vous le dis. On verra après pour le reste !

Ils payèrent, non sans le menacer pour le cas « où il se serait gouré ».

Mais Johnny était sûr de son fait. L'argent palpé, il précisa :

— Ils iront au *Plipper*. C'est un cabaret sur la route 46.

.*.*

On se pressait chez les Blandish. Le tout-New-York élégant, rutilant, était là, accueilli par le roi de la viande et la ravissante fille dont le cou, en effet, se parait des plus beaux diamants que l'on pût voir.

La solennité mondaine se déroula suivant tous les rites d'un faste digne d'un palais des mille et une nuits.

Le moment vint où les deux fiancés purent s'éclipser. Miss Blandish, malgré sa promesse de la veille, ne se laissait pas emmener sans un peu de résistance :

- C'est une folie, Foster... Papa va être furieux !
- Oh ! vous parlez si on s'en balance !
- Foster ! s'exclama-t-elle indigné ! Vous avez bu !
- Mais non, je n'ai pas bu. Montez vite !

.*.*

L'auto filait dans la campagne nocturne et Harvey, dégrisé par l'air vif des alcools qu'il avait ingurgités, mais grisé par la présence à ses côtés de celle qu'il aimait, chantonait de bonheur.

Cette escapade lui donnait une sensation de liberté qu'il n'avait jamais éprouvée. Le jeune dandy voyait une promesse d'avenir dans la soumission de la jeune fille. Les vieux instincts mâles de ravisseur s'éveillaient en lui. Il emportait sa belle proie consentante.

Allons bon ! Que faisait cette voiture en travers de la route ? Il ralentit. Les bandits qui guettaient bondirent, leur intimant de descendre.

s'arrêtèrent pour donner à boire au moteur. Les deux gangsters se reconnuent. Avisant, dans la voiture de Bailey, une forme féminine tassée, Eddie s'approcha.

- Elle en écrase, hein ?
- Elle est noire ! déclara Bailey pressé de s'en aller. Mais Eddie insista :
- Laisse-moi jeter un petit coup d'œil sur la poupée ?
- C'est bon ! Regarde.
- Oh ! oh ! Elle a de la classe...

L'autre coupa court et démarra. Mais Eddie était intrigué :

— Drôle d'histoire... Qu'est-ce que ce miteux peut faire avec une femme pareille ?

Rendu chez Grisson, il fit part de sa rencontre à « la mère » et au « Doc ».

— J'ai vu Bailey avec une fille très chic, évanouie dans sa voiture. C'était bizarre.

— Comment était-elle habillée, interrogea Ma.

— On aurait dit qu'elle venait d'une soirée mondaine. Et comment qu'elle était belle...

— C'est p'têtre... Doc s'arrêta dès ces premiers mots, tant la supposition qui lui était venue lui apparut invraisemblable.

Ma résuma l'impression générale :

— Ces pétezouilles-là, ils seraient pas assez culottés ! N'empêche qu'après quelques secondes elle reprit.

— C'est vrai, Doc, ça pourrait bien être ça...

Un coup de téléphone venu de Slim confirma les idées de la bande. Il avisait Ma et les autres de la découverte, dans un fossé de la route 46, de Riley et du futur mari de Miss Blandish.

— Slim veut que vous les rattrapiez ! ajouta Ma. Ou est-ce qu'un gars du genre de Bailey peut être planqué ?

— En route ! cria le Doc ! y a gros à empêcher, Eddie.

.*.*

La « planque » de Bailey ne fut pas difficile à trouver. Le gangster avait demandé asile à un bandit de son espèce, mais plutôt retiré des affaires et vivant dans une misérable tannière.

Les Grisson y firent irruption.

Et l'« hôte » de Miss Blandish et de son ravisseur se laissa vite persuader de l'inutilité de s'entêter dans



— Foster ! lança la jeune fille, comme un appel au secours.

Bravement, il fit front aux assaillants qui, pour en finir avec ce gêneur, l'assassinèrent à bout portant. Puis Riley s'occupa de choses sérieuses :

- Donnez-moi les diamants !
- Jamais ! s'écria Miss Blandish.
- Ah ! Que ça saute, si non je vais vous dresser ! répliqua-t-il. Alors vous les aboulez ou faut-il que je les prenne ?

Elle s'était évanouie.

— J'la bousille ? proposa Riley.

— J'te le défends ! Aide-moi à la mettre dans la bagnole.

— Tu vas l'embarquer ?

— Tu l'as dit. Puisqu'on est dans une sale histoire autant en profiter. Colle-la dans la voiture.

Quand ce fut fait, Bailey pensa que son complice ne lui était plus d'aucune utilité.

Et il y eut un cadavre de plus sur la route.

.*.*

Il attendait, au poste d'essence, qu'ont eût fait le plein, quand surgit Eddie, de la bande à Slim. Lui aussi



« La Mère » et ses acolytes reçoivent un coup de téléphone du patron.

le silence. Il désigna la porte derrière laquelle se trouvaient Bailey et la fille du roi de la viande.

Pour celle-ci, ils arrivaient bien...

Malgré la farouche résistance de la malheureuse, sans doute le meurtrier d'Harvey fut-il parvenu à la réduire et à commettre le viol qu'il avait décidé.

Doc l'invita à se joindre à eux.

Venez prendre une tasse de thé, monsieur Bailey ? lança-t-il ironiquement.

Puis sur le même mode :

Nous venons bavarder un peu. Je suis surpris que vous ayez choisi ce lieu insalubre pour passer vos vacances.

Là-haut, Miss Blandish, haletante, essayait de se barricader.

Où est-elle ? cria tout à coup un nouvel arrivant.

C'était Slim qui avait rejoint les siens. Bailey tenta de blâmer.

Mais il n'était pas de force.

Laissez-moi partir ! suppliait Miss Blandish quand ils l'eurent trouvée.

Pauvre imbécile ! grommela Bailey... Vous croyez au père Noël ?

Puis, à Slim :

Alors, tu as la femme et tu m'as eu. Qu'est-ce qui te faut encore ?

Donne-moi les diamants.

Il jura qu'il ne les avait pas... jusqu'à ce que la discussion se terminât comme la précédente, et qu'il s'admit vaincu définitivement.

Voilà ? tu as les diamants, tu as tout ce que tu voulais. Elle vaut au moins un million de dollars. Son père t'offrira tout ce qu'il a pour la ravoir... Il faut que tu me donnes une part. C'est moi qui l'ai kidnappée. Je l'ai fait tout seul. J'ai droit à une part du fric, Slim. Ça va je t'abandonne la femme. On partagera les diamants. Il faut...

Mais Slim gardait un silence redoutable et semblait interroger le sort.

Bailey, qui comprit, lâcha tout son lest :

— Ça va... Je t'abandonne tout.

Alors Slim parla. Comme on prononce un verdict longuement pesé :

Bailey... Un kidnapping, tu sais où ça mène ? Ça mène à la peine de mort, et c'est ce qui va t'arriver.

T'espères te planquer tranquillement avec la rançon et les diamants, et me faire accuser à ta place ?

Oui, tu l'as dit. Tu seras accusé à ma place.

Il fit un signe. Eddie, le tueur, comprit.

Pendant que, littéralement broyée d'épouvante, Miss Blandish regardait Slim... Slim qui jouait aux dés... des dés noirs semblables à ceux que portaient les cartes accompagnant les bouquets refusés.

Le « night-club » de Slim Grisson, *Les Dés Noirs*, était, certes, l'un des plus chic de New-York. Devant sa façade éblouissante de lumière, de longues autos, incessamment, déversaient leur contenu de femmes en fourrure, aux gestes tout givrés de bijoux, et de gentlemen impeccables.

Se doutaient-ils, ces oisifs ou ces snobs, que *Les Dés Noirs* était, en vérité, le domaine, le quartier général d'une association de gangsters ?

À leur arrivée, un maître d'hôtel obséquieux, M. Louis, se précipitait et les conduisait à une table qui se trouvait toujours « la mieux placée ». Comme s'ils l'eussent cru, les clients étaient contents. Un sourire de détente passait sur les visages les plus fatigués. On pénétrait dans cette atmosphère chaude et parfumée, parmi ces ondes de musique et de chatoyants jeux de lumière, ainsi que dans un bain préparé, où la volonté pouvait s'assoupir, la mémoire oublier...

Qui eut même consenti à s'inquiéter si certaines phrases échangées entre le patron, M. Grisson, et l'un de ses acolytes fussent parvenues à ses oreilles ?

— Tu les as, Eddie ?

— Oui. Sans douleur. Les flics étaient pas encore arrivés.

— Ils vont rappliquer d'une minute à l'autre...

— Où est-elle ?

— Au premier. Balade-toi par là.

— D'accord.

Annonçant qu'il les avait, Eddie passait à Slim un



La prisonnière fut invitée à descendre.

petit paquet que l'autre ouvrit : toute une collection de cartes marquées des trois dés... Il les compta... Oui... Cela correspondait au nombre de bouquets d'orchidées offerts à Miss Blandish. Il ne s'était donc pas trompé. La jeune fille les avait conservés et il avait agi sagement en envoyant son second subtiliser cet indice. Il en eût fallu moins pour le flair des « cops ». Une autre précaution restait à prendre. Il appela Louis qui, tout à son rôle de maître d'hôtel, stylé et fort apprécié, constatait avec enthousiasme :

— Quelle belle clientèle ! Toute la bonne société ! Les Heffner en personne ! Ils me suivent partout ! A Londres, à Paris, en Floride !

Slim coupa court immédiatement :

— T'ont-ils aussi suivi en taule ?

Après quoi, il s'expliqua :

— Écoute, Louis ! J'ai passé toute la soirée ici. J'ai dîné ici il y a deux heures. T'as saisi ?

À ce moment, un avis se propageait à travers l'établissement de plaisir, abouissant jusqu'au « bureau » de la *Mère*, en conférence avec Doc :

— Les flics !

Voilà qui n'émut guère M^{me} Grisson :

— Slim va s'occuper d'eux ! déclara-t-elle avec un rire gras.

Slim, cependant, ignorait encore ses indésirables visiteurs. Il parlait toujours au maître d'hôtel et, ses recommandations terminées, commanda :

— Donne-moi un rosbig froid !

Mais l'autre, qui lui faisait face, avait vu venir l'inspecteur Flaherty, flanqué de quelques auxiliaires. Mine de rien, il répliqua d'un ton navré :

— Un rosbig froid ? Oh ! C'est un crime horrible, monsieur Grisson ! Il y a deux heures à peine que je vous ai servi des mets dignes d'un roi et vous voulez un rosbig froid ? Non, monsieur. Si mes services ne vous donnent pas satisfaction, je préfère ne pas...

L'inspecteur donna dans le panneau.

— Vous avez donc dîné ici ? dit-il à Slim, qui acquiesça innocemment, en homme qui n'aperçoit pas l'intérêt d'un pareil détail.

— Je cherche Bailey ! dit le policier.

— On reçoit pas des malpropres comme lui dans la maison.

— Je sais ! Vous vous tenez à carreau et vos relations se sont remuées pour qu'on ne vous inquiète pas. Mais il va y avoir du pétard, et cela pourrait nous coûter cher à nous comme à vous.

— Pourquoi ? interrogea Slim du même air candide.

— Riley et Bailey ont enlevé la fille à Blandish, le roi de la viande, et ils ont tué son fiancé.

Oh !

— Blandish et le père du fiancé sont des gens assez riches pour nous forcer à lancer un coup de filet dans tout le pays.

Grisson comprenait ce que parler voulait dire... Le coup de filet l'atteindrait, malgré ses relations puissantes. La police mettrait le nez dans ses affaires. Flaherty lui offrirait un moyen de se garer. Le gangster feignit de répondre à l'invite :

— D'accord. Si j'ai du nouveau, je vous avertirai. Commandez quelque chose en attendant. Je suis obligé de vous quitter.

— Moi aussi. J'ai la fille à rechercher.

L'opinion de Ma, quand elle fut au courant, fut formelle. Il ne fallait pas que la fille du milliardaire sortit vivante d'entre leurs mains.

Lisant une étrange opposition sur le visage de son fils, elle s'écria :

— Amuse-toi si tu veux ! C'est moi qui suis le cerveau, ici. Ça c'est mon rayon.

Il se redressa :

— C'était comme ça, m'man, mais plus maintenant... Tant que tes idées cadraient avec mes intentions, je



— Qu'as-tu fait des bijoux ?

J'ai laissé croire que tu dirigeais la bande toi-même. Il ne faut plus t'illusionner. Désormais, tu feras ce que je dirai. Exactement comme les autres. T'as compris ?

Ma appartenait à un monde où la femme s'incline, matée devant la force du mâle.

— Très bien, Slim, murmura-t-elle, comme tu voudras.

Et, comme il se dirigeait vers la porte :

— Où vas-tu, Slim ?

Mais Slim sortit sans se donner la peine de répondre.

Alors, M^{me} Grisson dit au docteur :

— J'ai jamais aimé la présence de femmes autour de nous, Doc. Ça fait que des embêtements.

Doc hochait la tête. Il avait cette dose d'expérience qui permet de préjuger de l'avenir :

— Je crois que pour les embêtements on va être servis, madame Grisson.

Slim avait rejoint Miss Blandish.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle. Pourquoi me retenez-vous ? Mon père possède cent millions de dollars. Je paierai tout ce qu'il faudra. Je ne dirai pas un mot.

— Allez ! s'écria-t-il brusquement. Ramassez ça (et il lui tendait ses bijoux, sa fourrure) et sortez d'ici.

Elle le regardait sans comprendre.

— Quoi ? Que je m'en aille ?

— Oui, et dépêchez-vous !

Elle ne bondit pas. Le sentiment de cette délivrance, soudainement accordée, la laissait inerte, curieuse de pénétrer les mobiles de l'homme. Du moins crut-elle que le désir de savoir dominait la minute pathétique.

Elle continua d'interroger :

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Ça me regarde.

— Ces hommes avaient tué Foster... brutalement, cruellement, et, plus tard, celui qui m'emmena m'a dit que, s'il était du poison, vous étiez la mort lente... Alors ?... Pourquoi ?

— Allez-vous fiche le camp ?

Elle répétait encore :

— Vous me laissez partir ? Pourquoi ?

— Si vous voulez savoir, c'est parce que j'ai pas assez de culot pour vous tuer !

Fut-elle déçue par la réponse ? Attendait-elle un aveu plus précis ? Cet aveu, elle pensa le provoquer :

— Pourquoi m'avez-vous envoyé des orchidées ?

— Parce que je possède un magasin de fleurs... Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Elle avança vers la porte... Encore quelques pas et elle aurait franchi la ligne qui sépare deux mondes. Encore deux pas... Elle renouait le fil de sa vie ancienne. Elle redevenait Miss Blandish. Son père lui retrouverait un autre fiancé milliardaire, et banal...

Ah ! savaient-ils, les hommes de son monde, ce que c'était qu'aimer ? Lequel eût été capable de renoncer à elle... par amour d'elle ? Car c'était bien l'amour qu'elle avait senti trembler désespérément sous la volontaire rudesse des mots.

Mais, en elle, quelle était cette force irrésistible qui la ravait là, près de l'homme déconcertant ?

— Partez ! réitéra-t-il d'une voix rauque, quasi suppliante.



Elle vivait heureuse, cachée.

Et Miss Blandish fit un mouvement..., mais ce ne fut pas en direction de la porte libératrice.

Lorsque, éperdu, ébloui, il osa la serrer dans ses bras, il comprit qu'il avait gagné beaucoup plus que des millions de dollars : un cœur de jeune fille !

La « vie inimitable » qui est celle, à travers tous les temps, de tous les amants du monde, durant les premiers jours de bonheur, quand on peut encore se refuser à voir la dure réalité, commença pour eux.

Elle vivait cachée, heureuse, jusqu'à parfaitement oublier, dans son ingrate ivresse, le pauvre papa qui harcelait les policiers, promettait des primes exorbitantes, se disait prêt à toutes les rançons.

Elle aimait. Il avait été le premier homme qui l'eût fait rêver, en cette lointaine époque (pourtant si proche) où chaque matin une corbeille d'orchidées s'en venait jusqu'à sa porte.

Elle aimait et il y avait, dans le sentiment complexe qui la liait au bandit, un peu de cet éternel besoin féminin de sauver un être, fut-ce au risque de crouler avec lui dans l'abîme.

— Je sais que tu as tué des hommes. Je l'ai vu. Je suis prête à penser que c'était justifié. Tu as violé les lois de toutes les manières... Tu es dur, tu es cruel, tu es féroce ; mais... mais tu es aussi un autre homme que moi seule connais... Bientôt, tu ne seras plus que celui-là qui représente tout ce que je veux de l'homme qui m'appartient.

Il se prenait à son tour à admettre la possibilité de ce rachat... Lui non plus n'avait jamais éprouvé rien de semblable.

— Tu es la seule femme que j'aie aimée... Ça me travaille le sang, ça me tord le ventre !

Hélas ! N'était-il pas fou d'oublier les vieilles chaînes ? Alors, douloureusement, amèrement, il envisageait l'avenir :

— Quelle vie mènerais-tu avec moi ?

Ou bien :

— Si les flics te trouvent ici, je suis fait comme un rat.

— Nous n'avons qu'à partir ! reprenait-elle.

Mais c'eût été une autre folie. Toujours on les poursuivait. Où qu'ils fussent — il en avait la terrible

conviction — un moment viendrait où on les rejoindrait, et où il aurait à payer...

Ah ! au moins, ce qu'il paierait aurait été merveilleux..., unique..., tel que tous les hommes eussent accepté de donner leur vie en échange.

Ses associés sentaient croître leur inquiétude.

— C'te gonzesse ! s'exclama l'un d'eux, c'est de la dynamite ! Chaque heure qu'elle reste ici, je vieillis de vingt piges.

On interrogeait la mère. Elle tentait de les calmer : — Slim a toujours été un bon fils. Ça n'a rien de grave s'il prend un peu de bon temps.

Au fond, elle était la plus anxieuse.

Et Miss Blandish, et Slim ne se trompaient pas en jugeant que leur pire danger n'était pas à l'extérieur. Elle avait préparé un si beau plan !

— Je témoignerai que tu as tué Bailey en état de légitime défense ! décidait-elle, en son inconscience d'amoureuse. Mais il y a deux choses à faire avant tout : d'abord écrire à mon père, en lui expliquant que je reste ici volontairement, ensuite, lui renvoyer les bijoux. Il ne restera plus aucune charge contre toi !

Oui ! Comme tout s'arrangerait s'il n'y avait pas les autres : Ma, Eddie, Doc..., toute la bande qui ne laisseraient pas s'envoler de la sorte et les bijoux et tout espoir de rançon mirifique.

— On peut en courir le risque ! reprenait-elle. Pour sortir de toute cette saleté, si nous devons en sortir ensemble ?

— Je donnerai mon bras droit pour cela !

Hélas ! Il est des pentes qui ne se remontent jamais. Il est — faut-il le rappeler ? — des ingratitude que le ciel punit dans cette vie même. Nous avons parlé de l'ingratitude envers les parents, celle qui porte la malédiction des tables de la loi.

Slim était descendu trop bas.

Miss Blandish avait fait trop bon compte des angoisses paternelles.

Les vengeresses Erynnies veillaient.

Mal secondé par les siens, traqué par la police et par le plus astucieux des journalistes, Slim sentit venir l'hallali.

Il lutta jusqu'au bout avec l'orgueil de la faire — victorieusement — sous les yeux de sa maîtresse, devenue d'ailleurs son habile complice... Ne s'agissait-il pas, avant tout, de protéger contre cette société odieuse qu'elle reniait, le seul être qu'elle eût profondément chéri ?

Mais la grande battue commença. Il ne restait que la fuite. Halte précieuse qui reculerait de quelques heures à peine l'échéance !

Slim emporta sa proie magnifique vers le refuge forestier qu'il croyait connu de lui seul.

En effet, tout d'abord, après la randonnée plein gaz, ce fut le calme. Les sirènes des voitures de police ne s'entendaient plus.

On écoutait, à leur place, le bruit du vent dans les branches. L'on n'était, pour un moment encore, qu'un couple qui s'aimait, malgré les lois et leurs desservants.

Oh ! la brûlante dernière étreinte.

Dernière...

— Grisson ! Sortez ! Vous êtes pris. Vous êtes cerné de tous côtés. Je vous donne trente secondes.

Miss Blandish tenta de s'interposer :

— C'est moi qui vais sortir. Je leur expliquerai.

(Suite page 16.)



— Tu es la seule femme que j'aie aimée.

STARS et FILMS

Nous avons vu ★★★



LES FORÇATS DE LA GLOIRE (Richebé). — Avec trois ans de retard, nous voyons ici l'un des meilleurs films qui aient été produits en Amérique sur la guerre. Il ne s'agit plus d'héroïsme de pacotille, d'histoires péniblement romancées, où les G. I. jouent au cow-boy contre des Japonais qui font office de Peaux-Rouges. Ici tout est vrai, vécu, réel et saisissant. C'est un épisode du débarquement des armées américaines en Italie que William Wellman retrace ici à travers l'histoire vécue d'Ernie Pyle, correspondant de guerre, dont il a fait son héros. Tourné avec le caractère de vérité et d'authenticité d'un reportage, sans effets inutiles, montrant simplement des hommes de nature et de caractère différents, admirablement « posés » les uns et les autres, décrits, cernés avec minutie ; des hommes qui espèrent à la paix et font la guerre comme ils peuvent, héros sans le savoir, cruels sans le vouloir, ce film atteint à une réelle grandeur dans la tragédie, une grandeur qui est à la taille de l'homme. J. M.



UN MILLION CLEFS EN MAIN (R. K. O.). — Tous ceux que le problème du logement intéresse trouveront dans le film de H. C. Potter une amusante satire de ces questions, hélas ! trop actuelles. On achète une maison, ou un appartement, on croit avoir trouvé la solution et le calme, mais c'est alors que les ennuis commencent. Le film, qui part sur un postulat et entreprend d'en démontrer l'évidence, est peut-être un peu mince par son sujet ; la charpente en est assez faible, et le rythme incertain. Mais tout ne vaut ici que par les détails, les notations spirituelles, l'humour et l'ironie des situations, arrangées pour la circonstance, sans doute, et cependant vraisemblables, par les mille petits riens de la vie quotidienne qui suffisent à créer une ambiance, un climat, à défaut d'une intrigue, et qui font de ce film une comédie plaisante, construite sur le modèle des meilleures comédies américaines. Cary Grant, Melvyn Douglas et Myrna Loy, habituels partenaires de ce genre de films, prêtent à celui-ci leur charme subtil et leur humour acridulé. J. M.



LE CHAPELIER ET SON CHATEAU (Paramount). — Dans « Le Chapelier et son château », l'auteur, A.-J. Cronin, semble avoir accumulé à plaisir les éléments mélodramatiques : jeune fille séduite, mère mourant d'un cancer, orgueilleux ruiné et devenant fou, fils du précédent se suicidant, brave docteur, le tout agrémenté d'orage, écroulement de pont, accident de chemin de fer, avec mort du vil suborneur, et incendie final. Pourtant, ce film de Lance Comfort, traité avec vigueur et cruauté et rappelant le cinéma expressionniste allemand, nous présente l'étude intéressante et très poussée du caractère d'un égoïste brutal, incarné avec réalisme par Robert Newton. A. J.



LE BAL DES POMPIERS (Corona). — La pièce adaptée par Berthomieu a eu une carrière assez brillante pour que le succès du film soit assuré. Cette synthèse des types français des deux guerres, de la Libération, et d'aujourd'hui, est dense, brillante, profonde. C'est le : « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer » des poilus de 1914, étendu avec verve et parfois sévérité à nos jours amers. La distribution est dominée par Claude Dauphin, excellent dans ses trois rôles qui, par leur variété, permettent à l'artiste de faire briller toutes les faces de son talent. G. D.



FANTÔMES DÉCHAÎNÉS (Fox). — Le dernier Laurel et Hardy, avec un sujet déopilant, une histoire de faux mort, de vrai cercueil, et d'authentique gangster oumédés dans un numéro d'illusionniste parfaitement burlesque et parsemé de gags le plus souvent fort bien venus. Tout n'est peut-être pas inédit dans les trouvailles, mais ne chicanons pas sur un plaisir sain et un rire à gorge bieu déployée. G. D.

— Je te le défends !
Trente secondes... Pas même... Il en restait vingt peut-être ?

— Slim, mon amour !
— Non reste pas devant la porte. Écoute-moi, chérie. Pendant ces quelques semaines, j'ai eu tout le bonheur que je pouvais attendre de la vie. Je vais passer en jugement, j'irai même en prison avant qu'on puisse se revoir. C'est trop pour toi ! Je sais que tu n'oubleras pas que je t'aimais, mais il faut que tu oublies que tu m'as aimé.

— Slim...
— Grisson, si vous ne vous montrez pas, on va vous faire sortir de force.
Il sortit, mais armé, en vieux loup qui entend vendre chèrement sa peau.

Les agents répondirent par une rafale à cette provocation. Ce fut alors que Miss Blandish entendit une voix bien intentionnée lui dire :

— Miss Blandish, vous êtes sauvée. Nous sommes

vos amis. Je vous jure que Grisson est mort. Il est mort, Miss Blandish ! Vous n'avez plus rien à craindre.

Elle sentit qu'on l'emportait.
Elle était déjà chez elle quand elle ouvrit les yeux, se souvint et crut entendre encore :

— Grisson est mort, Miss Blandish. Il est mort... Profitant d'une courte absence de son infirmière, Miss Blandish se précipita à la fenêtre.

Quelques secondes après, ce qui avait été Miss Blandish, fille de milliardaire, n'était plus qu'un tas de chair en bouillie.

Les policiers eurent bien du mal à faire circuler les badans.

Avec Miss Blandish, l'orchidée qui portait en boutonnière était tombée. Mais la fleur, elle, ne s'était pas brisée. Les pétales tourmentés, comme porteurs de malélices, luxueux et vivaces, avaient, près de ce cadavre, un air d'ironie suprême.

FIN

EST-IL POSSIBLE DE
GRANDIR
à tout âge ?
Gagnez 3, 10, 15 cm. et plus, grâce aux soins scientifiques Américains. Révolution de la science moderne. Augmentation Baste ou Jambes seules. Grand et fort avec système P. V. - Réalis. enthousiastes. Résultat certain. Insucc. rembour. Envoyez 760 frs ou demandez l'information illustrée gratuite Discretion. OLYMPIC 46, Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

REUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 46.220 : Orthographe, Rédaction.
- Broch. 46.221 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 46.224 : Électricité.
- Broch. 46.225 : Radio.
- Broch. 46.226 : Mécanique.
- Broch. 46.227 : Automobile.
- Broch. 46.230 : Dessin industriel.
- Broch. 46.233 : Sténos-Dactylographie.
- Broch. 46.234 : Secrétariat.
- Broch. 46.235 : Comptabilité.
- Broch. 46.236 : Langues (anglais).
- Broch. 46.237 : C. A. P.-B. P. commerce.
- Broch. 46.238 : Carrières commerciales.

ECOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE
28, RUE D'ASSAS, PARIS (6^e)

chaque lundi
Cinémonde
CINÉMA CINÉVOGUE
LA REVUE MONDIALE DU CINÉMA
INTIMITÉS, RÉVES & CONFIDENCES
DES GRANDES VEDETTES DE L'ÉCRAN
20 pages

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

VIENT DE PARAÎTRE

LES ENFANTS DE "MODE DU JOUR"

Un album entièrement dessiné par SERAPH
TOUTE LA MODE ENFANTINE POUR LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ
PLUS DE 100 MODÈLES NOUVEAUX POUR TOUS LES AGES.

EN VENTE PARTOUT - Prix : 35 frs.

Envoi franco contre 35 francs adressés à **MODE DU JOUR**, 43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e). — C. C. P. 259.10. — Aucun envoi contre remboursement.

SEIN APPEAL
Raffermis développez
Sédulièrement avec **SEIN APPEAL** (seul app. à triple effet) et l'onguent hormonal **SEIN APPEAL** qui ont révolutionné la science moderne. Résultat immédiat garanti. Notice ill. grat. (J. 2 timb. pr frais) Discretion. **Hudson Institute, Service K. Pl. Magenta, NICE**

BONHEUR & FORTUNE SONT DANS VOS CHEVEUX !

— Amour — Retour d'affection — Affaires — L'ASTRO-RADESTHIOGRAPHIE fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveu, envelop. timbr. et 150 fr. "Prof. PAGLIO". Boîte postale 97.17, Paris (17^e). (Service X).

CENT SITUATIONS INDIVIDUELLES A DOMICILE

indique comment gagner de l'argent vraiment chez soi. Env. contre 2 timb. Ecr. DIDAC-FRANCE, 14, Beuzeville (Eure).

GRANDIR 10 à 20 cm.
DEVENIR, ÉLÉGANTE, SVELTE, FORT par méthode américaine brevetée. Envoi gratuit, s. p. terme - 2 timb. Ecrire Dr. de l'INSTITUT MODERNE N° 219 ANNEMASSE Hte-Savoie, France

COPIES D'ADRESSES

chez vous, pendant loisirs, joindre enveloppe avec votre adresse. Ecrire à **STYLOSTYL**, Service 69, VILLE-LE-GRAND (Hte-Savoie).

VIENT DE PARAÎTRE :

la lingerie de "mode du jour"

UN ALBUM CONTENANT PLUS DE 100 MODÈLES MODERNES, ÉLÉGANTS ET DE BON GOUT : combinaisons, culottes, corsages, chemises de nuit, etc., etc., etc. ET UN CHOIX DE LINGERIE POUR ENFANTS

En vente partout - PRIX : 35 francs

Envoi franco contre 35 frs adressés à **MODE DU JOUR**, 43, rue de Dunkerque, Paris - C. C. P. 259.10. — Aucun envoi contre remboursement.

Vous pourrez lire dans le n° 155 du

FILM COMPLET

LE RÉCIT DE 2 GRANDS FILMS

NETTE DAVIS
La tentation
MENHAM CERO
Narcisse NOIR

EN VENTE PARTOUT
16 pages — 8 francs.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).